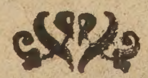
DISSERTATION SUR LES MALADIES DES DENTS,

AVEC LES MOYENS d'y remédier & de les guérir.

Par G. P. LE MONNIER, *Chirurgien Dentiste.*



A PARIS,
Chez AUGUSTIN-MARTIN LOTTIN Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis S. Yves, au Coq.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Permission.



A

MADAME

LA DUCHESSE

DE LORGE.

MADAME,

J'ose présenter au Public des Remarques sur les causes d'une Maladie, dont je fais ma principale étude. C'est le fruit de mes recherches & de mon application. Je le dois, MADAME, *aux bontés que vous avez eues*

pour moi ; pendant que j'exerçois auprès de vous la Chirurgie, cet Art si difficile, que le succès de nos jours ont rendu si certain, & dont la maladie sur laquelle je disserte aujourd'hui, n'est qu'une legere partie. Je vous dois donc, MADAME, *l'hommage de mes premiers essais, & vous ne pouvez leur refuser l'honneur de votre protection, elle m'assurera celle du Public ; & elle me devient encore d'autant plus flateuse, qu'elle me procure l'occasion de vous assurer de la plus vive reconnoissance, & du plus profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,*

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
LE MONNIER.



DISSERTATION

Dans laquelle on donne une idée ſuffiſante du développement des dents, pour jetter plus de jour ſur quelques-unes de leurs maladies, dont on s'eſt particulièrement propoſé de traiter.

NOUS diviſerons cette Diſſertation en cinq Articles. Dans le premier, nous traiterons de la forma-

tion & de l'accroissement des dents.

Dans le deuxiéme, des accidens qui arrivent à la sortie des dents, & des moyens d'y remédier.

Dans le troisiéme, de la douleur des dents, & des remedes propres à les guérir.

Dans le quatriéme, de la Carie & de ses progrès, & des moyens de la détruire.

Dans le cinquiéme, du limon & des concressions plâtreuses, & de la manière de se conserver la bouche propre.

ARTICLE I.

De la formation & de l'accroiſſement des dents.

ON voit dans les machoires du Fœtus, où les dents ne ſont pas encore formées entièrement, qu'il y a dans chaque alvéole un amas de matière molle, viſqueuſe, & figurée de même qu'une dent, qui en fait le noyau ou le germe.

Ce noyau eſt environné d'une membrane tiſſue

d'une infinité de veines, d'arteres & de nerfs qui s'y distribuent en grand nombre. Si l'on examine, par exemple, une dent molaire, on verra que le noyau sur lequel elle se forme, est garni d'éminences, de cavités semblables à celles qu'on voit dans la dent.

Dans les incisives, cette partie du noyau est tranchante & taillée en bizeau : il en est de même des canines, qui sont outre cela pointues.

L'on voit qu'il s'amasse sur l'endroit du noyau où se forme la dent, un suc

blanc & viſqueux qui s'y endurcit, de manière pourtant qu'il devient oſſeux, premièrement dans les angles, & enſuite dans ſon milieu, ce qui forme enfin une feuille très-mince qui a un rebord mou & très-délié dans toute ſa circonférence, par lequel elle embraſſe cet endroit du noyau. C'eſt ainſi que ſe forme la première couche de la dent. Un nouveau ſuc ſe joint à la première couche, augmente ſon épaiſſeur, & il s'en forme inſenſiblement pluſieurs autres

qui constituent la dent.

Il y a tout lieu de croire que la matière de ces couches découle du noyau même ; puisque c'est lui seul qui demeure dans le creux des racines des dents, après qu'elles sont formées, & qui leur fournit tous les sucs qui servent à les entretenir.

On voit que presque tout le corps de la dent est déja formé au-dedans de l'alvéole, quoique les racines n'ayent presque point d'accroissement.

On voit aussi que tant que les dents demeurent

dans leurs alvéoles, elles ſont toujours environnées de leurs membranes, qui par une extrêmité tiennent fortement à la baſe du noyau, & par l'autre à la portion de la gencive qui forme l'alvéole. Voilà ce qui ſe paſſe dans l'alvéole avant que la dent perce.

A préſent voici l'ordre qu'elles tiennent pour ſortir.

La première dent qui paroît eſt une des inciſives de la machoire inférieure; elle précede celle de l'autre côté d'environ

quinze jours ou trois semaines. Quelque tems après, une des grandes incisives de la machoire d'en haut sort aussi dans le même ordre.

Les deux autres incisives de la machoire inférieure, percent ensuite au bout de quelques mois, ce qui arrive pareillement à la machoire supérieure.

Ainsi voilà quatre incisives en haut, & autant en bas.

Ensuite les dents qu'on nomme Canines, sortent toujours dans le même ordre, ce qui fait le nombre de douze.

Il ſe paſſe plusieurs mois pendant la ſortie de toutes les dents ; cela ſe fait en plus ou moins de tems, ſuivant le tempérament de l'enfant, l'eſpece de nourriture, le dégré de chaleur, &c. Car on voit qu'elles percent très-lentement dans ceux qui ſont valétudinaires. La précaution de la nature eſt admirable, en ce que ſi les dents perçoient toutes à la fois, les enfans ne pourroient jamais réſiſter à la violence de la douleur que cette ſortie leur cauſeroit, ainſi

que cela se voit dans ceux à qui il en perce deux ou trois en même-tems.

Enfin lorsque les enfans viennent à l'âge de vingt mois ou deux ans, il leur en perce encore huit ; sçavoir, quatre en bas, & autant en haut, lesquelles se suivent ordinairement d'assez près. Ce sont les premières molaires qui achevent le nombre de vingt, qui est le nombre fixé pour les enfans de cet âge, ce qui fait dire communément qu'ils ont toutes leurs dents. Voilà dans

quel ordre les dents percent ; examinons à préſent la manière dont chacune en particulier ſort de ſon alvéole.

Il y a tout lieu de croire que dans le Fœtus, toutes les alvéoles des dents ne ſont pas encore formées, & qu'elles ont très-peu de profondeur ; que les cloiſons qui les ſéparent ſont très minces, celles même des alvéoles des dents molaires étant encore membraneuſes ; que le corps de la machoire eſt ſi mince, qu'il paroît en dehors autant de boſſes

qu'il y a d'alvéoles; que l'ouverture, ou l'entrée de chaque alvéole, est fermée par la gencive, & qu'il demeure en cet état jusqu'à l'âge de six à sept mois environ, ce qui est d'un grand usage pour que l'enfant ne blesse point le téton de la Nourrice.

Nous devons aussi observer que presque tout le corps de la dent est déja formé avant qu'elle sorte; qu'il remplit exactement toute la capacité de son alvéole, & que les racines ne sont encore qu'é-

bauchées, c'eſt-à-dire que celles des molaires, par exemple, ſont encore molles, membraneuſes, fort minces, & n'ont pas les deux tiers de leur longueur naturelle.

Cela poſé, il eſt aiſé de concevoir que le corps de la dent ayant acquis un trop gros volume pour pouvoir être contenu plus long-tems dans ſon alvéole, cherche à s'échapper, & que les fibres de l'alvéole ſe trouvant par-là trop écartées, font continuellement effort contre le corps de la dent, &

contribuent ainsi à la faire sortir. Or elle ne trouve point d'endroit qui lui fasse moins de résistance que le côté qui regarde la gencive : ce qui fait que par des efforts & des impulsions réitérées, elle l'étend & la dilate de telle manière, qu'elle en écarte & déchire les fibres. Ainsi elle commence à paroître & pousse peu-à-peu, jusqu'à ce qu'elle soit entierement sortie.

Pour faciliter encore plus cette sortie, les incisives sont dentelées, les canines sont pointues, &

les molaires ſont auſſi garnies de pluſieurs éminences pointues, ce qui les rend très propres à percer la gencive.

A meſure que la dent ſort, elle ſe dépouille de la membrane dont elle étoit environnée; & alors cette membrane ne ſert plus qu'à tapiſſer le dedans de l'alvéole auquel elle ſert de perioſte.



ARTICLE II.

Des accidens qui arrivent à la sortie des dents, & des moyens d'y remédier.

LES douleurs qui accompagnent la sortie des dents sont très-cruelles ; & les accidens qu'elles causent aux enfans sont très-dangereux ; en effet, il en coûte souvent la vie à ces pauvres innocens. Ces accidens sont la tension, le gonflement, l'inflammation ; accidens

accidens qui par conſéquent cauſent des douleurs très-aigues aux gencives. A cette foule de maux ſe joint un cours de ventre, une fluxion ſur la joue & ſur les yeux, des convulſions fréquentes, un vomiſſement, des rhumes, des cathares, &c.

Le premier accident, la ſource de tous les autres, eſt une douleur très-aiguë, cauſée par l'écartement & la divulſion des fibres de la gencive ; ces fibres formant une membrane très-ſenſible à raiſon de ſon étroite liaiſon

avec le périoste, qui est composé d'une infinité de fibrilles nerveuses d'un sentiment très-exquis.

Sur ces principes, il est aisé de s'imaginer combien doit être cruelle la douleur d'une gencive qui est comme raclée & à demi déchirée par l'extrêmité de la dent qui la pousse.

Il faut ajoûter que l'inflammation des fibres de la gencive se communique à toute la tunique interne de la bouche, dont elle n'est qu'un épanouissement, ce qui atti-

re une grande inflammation en cet endroit & sur toutes les parties voisines.

Par cette disposition inflammatoire, les glandes salivaires se remplissant plus qu'à l'ordinaire, les muscles qui les environnent, se gonflent & les pressent si fréquemment, que ces réservoirs ne sont pas si-tôt remplis qu'ils sont forcés de se vuider dans la bouche par tous les conduits qui y aboutissent, & dont les embouchures sont entretenues fort ouvertes & fort dilatées par l'irrita-

tion qui se fait continuellement dans la bouche.

C'est par cette affluence & ce débordement de salive, que se font les fluxions auxquelles les enfans sont si sujets, & l'on sçait qu'ils bavent continuellement dans ce tems-là.

L'aigreur de la salive & des autres levains de la nourriture, contribue beaucoup à tous ces accidens.

Tout le monde sçait avec quelle facilité le lait se caille & se grumelle dans les enfans : le plus

ſouvent ce ſont les nourrices qui communiquent au lait les funeſtes principes de cette coagulation. En d'autres rencontres cela arrive par les indiſpoſitions mêmes de l'enfant. Dans ceux qui ſe portent bien, les parties les plus graſſes & les plus ſpiritueuſes du lait, ſe dégagent avec une facilité merveilleuſe, tant par la douce chaleur du ventricule, que par l'action des parties les plus volatiles de ſon levain.

A meſure que ce dégagement ſe fait, l'eſtomac

par ses compressions douces & réitérées, pousse les parties les plus fluides & les plus digérées de ce lait dans les intestins.

Aussitôt que cette substance y est entrée, elle est rendue encore plus fluide par son mêlange avec la bile & le suc pancréatique. Ainsi elle passe avec une facilité étonnante par les petites bouches des veines lactées, tandis que les parties caséeuses & terrestres du lait, restent dans les intestins où elles fournissent la matière des excrémens.

Dans le tems que les dents percent, le lait s'aigrit facilement, tant par la trop grande chaleur du ventricule, que par celle de la fievre.

On ſçait que le lait qui eſt retenu quelque tems dans un lieu chaud, s'aigrit très-aiſément.

Les ſucs aigres qui ſont tirés de cette nourriture, ſe mêlent avec le ſang & impriment leur acidité aux levains qui ſervent à la digeſtion. Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi toute la nourriture que les enfans prennent dans la ſui-

te se grumelle & se caille, ce lait grumellé passe dans les intestins, & se mêle avec la bile qui n'est plus en état de le dissoudre & de l'atténuer. C'est pourquoi il ne peut s'insinuer dans les petites bouches des veines lactées. Par conséquent presque toute la matière du chile s'évacue par les selles, ce qui jette les enfans dans une fort grande maigreur, pour peu que ces accidens continuent : & bien loin que la bile soit en état de fondre & de raréfier les parties nourricières du lait,

lait, les ſucs aigres prenant le deſſus, agiſſent ſur la bile, & lui donnent une teinture plus ou moins verte, ſelon leurs divers dégrés d'acidité. Il eſt aiſé de s'en convaincre en mêlant différens acides avec la bile, leſquels la caillent plus ou moins en lui donnant, tantôt une teinture de verd de pré, & tantôt une teinture de verd jaune. Ainſi le plus ou moins d'acidité rend cette teinture plus ou moins foncée; mais elle ne dépend pas toujours de l'action des acides.

C'est pour cette raison que dans une même journée, les enfans rendent des matières si diversement colorées ; & cela leur est si ordinaire dans ce tems-là, que les Nourrices, en voyant leur couche, annoncent par une espece de prédiction que les dents de l'enfant commencent à germer, pour parler selon leur langage. Ces matières ressemblent à des œufs au verjus, c'est-à-dire, qu'on y distingue de petits grains blanchâtres dispersés dans une espece de bouillie de cou-

leur de jaune d'œufs. Ces petites parties blanches viennent du chile caillé, & la matière jaune vient principalement de la bile épaiſſie & grumelée qui communique ſa teinture au reſte des excrémens.

La ſalive imbue de cette aigreur, comme toutes les autres liqueurs, pique le larinx, & excorie le gozier; ce qui cauſe aux enfans une toux ſeche, & une fort grande difficulté d'avaler.

On explique par le même principe d'où vient la

pesanteur de l'estomac, les nausées, les vomissemens, les rots & les rapports des enfans.

La pesanteur de l'estomac vient de quelque gros grumeau de lait caillé, qui n'a pu passer par le pilore.

Les nausées sont causées par des irritations foibles du ventricule, qui l'obligent à faire des demi efforts pour se décharger de ces grumeaux de lait. Mais quand les irritations deviennent plus fortes, elles obligent le ventricule à se resserrer

plus puiſſamment, ce qui cauſe le vomiſſement.

Le ventricule ſe gonfle par la matière aérienne qui eſt produite par les fermentations vicieuſes de la nourriture, ce qui l'oblige à en repouſſer une partie par le pilore, tandis que l'autre remonte par l'orifice ſupérieur. Or, ſelon l'état où cet orifice ſe trouve, l'air ſe briſe diverſement. S'il eſt fermé, cette matière aérienne ſouffre en paſſant, un froiſſement conſiderable ; ce qui produit le rot.

S'il est à demi ouvert, elle passe sans grande difficulté ; ainsi l'air ne se brise point, ce qui occasionne le rapport.

Enfin, ces humeurs aigres ou salées, retenues dans les premières voies, ébranlent & irritent leurs fibres nerveuses ; ce qui les oblige à redoubler leur mouvement vermiculaire. Or, c'est par ces contractions réiterées, que les glandes & les conduits qui y aboutissent, étant fortement comprimés, y déchargent abondamment

les liqueurs qu'elles contiennent : ce qui fournit la matière d'une diarrhée.

La fiévre, qui eſt inſéparable de ces douleurs aigues, eſt d'abord cauſée par les eſprits agités par la violence de la douleur, qui augmente le mouvement du cœur & des artères; d'où viennent l'élevation du poulx & l'augmentation de la chaleur : & dans la ſuite elle eſt retenue par les ſucs aigres qui ſe remêlent dans la maſſe du ſang.

La cauſe des Convul-

sions & des mouvemens convulsifs, vient :

1°. De l'irritation des fibres de la gencive & de toutes les parties intérieures de la bouche.

2°. Du lait aigri dans l'estomac.

3°. De quelque sérosité aigre & piquante, renfermée dans les ventricules du cerveau. On sçait que le sang des enfans est fort séreux, tant à cause de la qualité du lait qui leur sert de nourriture, que de l'affoiblissement des levains.

Comme leur cerveau

s'affaiſe aiſément à cauſe de ſa grande molleſſe, le cours du ſang y eſt ſouvent interrompu. Ce qui donne lieu à la ſéroſité de s'y dégager & de s'y épancher facilement; ſurtout par les petits couloirs des glandes des *plexus choroïdes*.

L'une de ces cauſes ſuffit pour exciter des mouvemens convulſifs. Souvent elles agiſſent toutes trois enſemble, & il n'eſt pas mal-aiſé d'expliquer pourquoi ils deviennent épileptiques. Car les grandes convulſions de ces

violens mouvemens, ne se font jamais sans agiter fortement les fibres de la partie blanche du cerveau, & les esprits qui s'y filtrent. Ce qui est cause qu'ils sont portés confusément, avec trop de rapidité aux organes des mouvemens, & y produisent essentiellement cette espéce de dérangement.

Je passe aux moyens qu'on doit employer pour calmer la violence de tous ces accidens. Il s'agit principalement d'adoucir la douleur de la gencive; c'est-à-dire qu'il faut l'at-

tendrir & la ramollir pour faciliter à la dent le moyen de la percer.

Dans cette vûe on ſe ſert avec ſuccès d'un morceau de lard frais, ou bien de racine de guimauve trempée dans le miel roſat, avec leſquels on frotte la gencive.

On ſe ſert auſſi des raiſins de damas appliqués ſur la dent, de la cervelle de lievre cuite & mêlée avec du miel, du ſang tiré de la crête d'un coq. L'huile de ben & les figues graſſes ſont auſſi fort bonnes.

Quand ces remedes ne soulagent pas promptement, si l'on voit la gencive rouge, mince, & la dent au travers, il faut sans différer en faire l'ouverture avec la lancette.

On frotte extérieurement les joues & les temples avec l'huile d'amandes douces. De la moëlle de veau est aussi fort bonne.

On tient le ventre libre pour diminuer la fiévre & les convulsions, selon le précepte d'Hypocrate, qui parle en ces termes, suivant la version latine,

dans ſon Traité des maladies des dents : *Quibus cùm dentes erumpunt, alvus crebriùs demittit, minùs convulſione tentantur, quàm quibus ſic rarò alvus ſubducitur. Quibus in dentitione febris acuta accedit, ii raro convulſionibus tentantur. Qui cum dentitione, bene habito corpore permanent, gravi ſomno premuntur, periculum eſt ne eos convulſio prehendat.* Tout ce paſſage s'explique facilement par le ſiſtême que j'ai propoſé; car j'ai dit que les cauſes les plus fréquentes des mouvemens convulſifs des enfans, ſont, ou

le lait aigri dans l'estomac, ou l'amas des sérosités dans le cerveau : or la fiévre les fait transpirer, & les diminue par le mouvement & la chaleur qu'elle donne aux humeurs.

A l'égard du cours de ventre, il entraîne le lait qui est aigri par les voies de la digestion.

C'est pour détruire les mauvais levains de l'estomac qu'on se sert si utilement de la poudre de viperes, ou de la gelée de corne de cerf dissoute dans l'eau de scorçonnere, ou dans le lait de la

Nourrice. La Poudre de Mme de Carignan eſt auſſi très-recommandable.

Dans le tems que les enfans ont mal aux dents, on a coutume de leur donner un hochet, qui ne ſert pas ſeulement à les divertir par le bruit des grelots, mais qui par le penchant naturel qu'ils ont de porter tout à leur bouche, produit deux bons effets : le premier eſt de rafraichir par le froid du criſtal, ou du corail qui eſt au bout du hochet, les gencives qui ſont enflammées par la violence de la douleur ; le

ſecond eſt de faciliter la ſortie de la dent qui eſt prête à percer, parce que l'enfant qui ſent de la douleur, preſſe le hochet contre ſes gencives, & aide par ce moyen la dent à les couper plutôt.

Après avoir conduit les dents juſqu'à leur ſortie, & avoir expliqué les accidens qui l'accompagnent, il eſt bon d'examiner l'ordre que la nature tient dans cette ſortie. Les premières dents dont je viens de parler ſe nomment Dents de lait, & elles demeurent enchaſ-

ſées juſqu'à l'âge de ſept à huit ans, & quelquefois juſqu'à neuf ou dix; pour lors elles tombent dans l'ordre qu'elles ſont venues, & ſe renouvellent de même.

Pluſieurs Auteurs célébres ont cru que les dents ne pouvoient ſe reproduire que par le moyen de leurs racines; & que s'il arrivoit qu'en arrachant une dent, on eût entièrement emporté la racine, elle ne revenoit jamais. Cependant l'expérience nous fait voir tous les jours le contraire.

Les autres ont prétendu que la dent étant tombée, la membrane qui revêt l'alvéole fournissoit une nouvelle mucosité qui prénoit la forme & la figure d'un autre dent.

Ces sentimens-là ne s'accordent pas assez bien avec les loix de la nature ; car enfin, quoiqu'elle soit très-féconde, elle ne laisse pas de garder toujours un ordre égal dans la production des animaux & des végétaux ; du moins conserve-t-elle entre eux beaucoup d'analogie.

Dans les animaux parfaits elle tire tous les traits & les linéamens de l'œuf, & par une végetation & une nutrition ſucceſſive, elle conduit l'animal à ſa juſte grandeur : & quoiqu'elle entaſſe matière ſur matière pour parvenir à ſa fin ; cependant elle ne change jamais ſa première forme, & ne lui ajoute rien de nouveau, excepté les dents, les ongles & les cornes.

Mais il ne faut pas prétendre que ces parties nouvelles & comme ajou-

tées à l'animal, ſoient quelque choſe de diſtinct & de ſéparé de l'ouvrage du premier deſſein de la nature, puiſqu'elles étoient eſquiſſées, pour ainſi dire, & ébauchées dans l'œuf. A l'égard des ongles & des cornes, elles ſont eſquiſſées dans la peau même.

Pour les dents, l'expérience nous convainc qu'il y a un germe, non ſeulement pour les premières, mais encore pour les ſecondes; il n'y a que vingt dents qui ſe renouvellent ordinaire-

ment : * sçavoir, dix à chaque machoire, qui sont les quatre incisives, deux canines, & les quatre premières molaires. Entre ces dents, il reste encore trois molaires à sortir de chaque côté, qui percent à différens tems, & dont les dernières ne sortent que depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante, & même jusqu'à soixante & soi-

* M. Fauchard prétend que toutes les grosses molaires peuvent se renouveller, & même qu'il en a vû qui se sont renouvellées plusieurs fois.

xante & dix, avec beaucoup de douleur.

Les alvéoles qui renferment les dents qui doivent se renouveller, ne sont pas situés d'ordinaire sous les autres, mais ils sont derriere & plus en dedans de la machoire; & leur ouverture qui est très-petite dans les premiers tems, se continue jusqu'au bord des machoires.

On ne peut pas douter que les premières dents ne tombent, parce quelles sont ébranlées & poussées, à diverses reprises,

par celles qui doivent ſortir ; car à meſure que celle qui doit ſe renouveller groſſit, & qu'elle dilate ſon alvéole, elle preſſe & reſſerre l'alvéole de la première, la pouſſe & la chaſſe. C'eſt peut-être là la cauſe pour laquelle, lorſque les alvéoles ſont trop en dedans ou en dehors, les dents gliſſent devant ou derriere les premières, ſortent tortues, y étant forcées, tant par la réſiſtance que les premières leur font, que par leur mauvaiſe ſituation. Quand ce-

la arrive, la première dent se soutient encore dans son alvéole, & toutes les deux s'entretiennent & se nourrissent pendant quelque tems, jusqu'à ce que l'alvéole de la première soit tout à fait resserré par l'accroissement de la seconde. Dans ces cas, il faut toujours avoir soin de faire tirer la dent de lait. J'ai vû des personnes à qui ces sortes de dents ont resté jusqu'à l'âge de quarante ans.

Il n'y a que les dents incisives & canines qui sortent tortues; il n'en est

eſt pas de même des molaires, parce qu'étant plus larges, & ayant plus d'aſſiette que les autres, celles qui viennent à les pouſſer, les chaſſent par le milieu, ce qui fait qu'elles ſortent droites.

Il arrive pourtant quelquefois, que le tour de la machoire ſe trouvant trop court, & les dents extrêmement ſerrées, celles qu'on nomme Dents de ſageſſe, percent l'os ou la gencive en dehors ou en dedans à côté de la dernière dent. Quand ces dents molaires ainſi mal

placées sont arrachées, elles ne reviennent jamais.

Mais quand c'est une des dents renouvellées qui doit toujours demeurer, c'est celle qui est droite qu'il faut toujours arracher : à quoi on doit extrêmement prendre garde, de peur qu'en ôtant cette dent tortue, pour laisser celle qui est droite, l'enfant ne soit privé de celle qu'il doit avoir.

Pour avoir des dents belles, il faut qu'elles soient bien arrangées, pe-

tites, d'une groſſeur médiocre, droites, égales, bien diſtinguées les unes des autres, blanches, d'un émail ſemblable à celui de la perle.

Il en eſt des dents comme des ongles, elles s'uſent continuellement & ſe réparent de même *.

* Ayant été appellé à l'Académie de Chirurgie au commencement de cette année, pour la réception d'un Dentiſte, M. de la Faye, Membre de cette même Académie, Démonſtrateur Royal, & Prévôt de ſa Compagnie, nous a aſſuré (& m'a confirmé depuis en particulier) que par accident il s'eſt caſſé une des grandes inciſives de la machoire ſupérieure, au rais de la gencive, ou pour mieux

En effet on voit qu'elles croiſſent & ſe renourriſſent pendant une partie de la vie de l'animal. Néanmoins il y a un tems où les dents s'entretiennent dans la même

dire, au colet de la dent; cette dent & ſon émail ſe ſont regénérés de manière, qu'il ne paroît plus que cette dent ait été caſſée. Voilà une exemple qui prouve, que les dents croiſſent & ſe renourriſſent journellement, ainſi que leur émail; malgré l'opinion contraire de tous ceux qui ont écrit ſur cette partie. Un fait conſtaté par un homme d'un mérite ſi reconnu, & dont les Ouvrages ſont ſi univerſellement approuvés, doit être d'un grand poids contre les partiſans du contraire, qui juſqu'ici, n'ont point eu l'occaſion de le confirmer par leur propre expérience.

grandeur, en prenant d'un côté autant de nourriture qu'il s'en diſſipe de l'autre. Pour bien entendre le progrès de leur nourriture, il ne faut qu'examiner les changemens qui arrivent aux creux des racines des dents qui ſe ſont renouvellées dans les premiers tems de leur ſortie; la racine eſt très-mince & ſa cavité très-large. C'eſt pourquoi elle croît pour lors ſelon toutes ſes dimenſions, en prenant beaucoup plus de nourrire qu'il ne s'en échape.

Cela est principalement très-sensible dans les dents de lait ; c'est-là pour ainsi dire l'enfance de la dent qui dure très-long-tems, & beaucoup plus que celle des autres os : ce qui peut se remarquer par les observations qui ont été faites à ce sujet : mais à mesure que la dent croît & grossit, la racine devient plus épaisse, & par conséquent sa cavité diminue. Ainsi la portion de la moëlle qu'elle renferme, se trouvant comprimée de plus en plus, fournit moins de

ſuc qu'à l'ordinaire; c'eſt pourquoi la dent n'en reçoit qu'autant qu'il s'en diſſipe, & c'eſt-là, pour ainſi dire, l'âge de conſiſtence de la dent, qui dure depuis vingt ans juſqu'à trente-cinq. Enſuite la cavité de la racine diminue ſi fort, & les vaiſſeaux ſont ſi preſſés, qu'ils diſparoiſſent preſque tous. C'eſt alors qu'il ſe diſſipe plus de parties par le frottement qu'il n'en revient par la nourriture; & c'eſt ce qu'on peut appeller l'âge décrépit des dents. Pour lors

elles s'usent & deviennent plus courtes, ainsi qu'on l'a remarqué dans celles des Vieillards qui se sont conservées.

ARTICLE III.

De la douleur des Dents, & des remèdes propres à les guérir.

AVANT que de parler de la douleur des dents, il ne sera pas hors de propos d'examiner pourquoi les douleurs des membranes qui envelo-

pent les os, font fi fenfibles. Pour bien comprendre la violence de ces douleurs, il faut premièrement remarquer en général que toutes les membranes du corps de l'animal ont un fentiment plus ou moins fenfible, tant par rapport à leur tiffure, qu'eu égard au plus ou moins grand nombre de nerfs qui s'y diftribuent.

Ce font des toiles formées de plufieurs fibres qui s'entrelaffent en plufieurs fens, felon les différens ufages auxquels elles font deftinées.

On dit communément que le mal des dents n'eſt pas une douleur, mais une rage. En effet cette douleur eſt très-aiguë & ſuivie d'accidens fâcheux; entr'autres celles qui ſont cauſées par la fluxion.

Pour bien comprendre la violence des douleurs des dents, il n'y a qu'à ſe reſſouvenir de leur ſtructure; & on verra que de toutes les parties oſſeuſes, il n'y en a point qui ſoient ſi environnées de membranes, & dont la tiſſure ſoit ſi propre à être facilement ébranlée.

La cauſe de ces douleurs eſt en général une lymphe douce & inſipide, ou une lymphe acre, brûlante ou ſalée.

Quand la douleur eſt cauſée par une lymphe acre, elle eſt fort aiguë, les gencives ſont rouges, enflées, douloureuſes & brûlantes ; ſi la lymphe eſt inſipide, la douleur de la dent eſt fort ſourde, les gencives fort enflées & œdémateuſes, mais ſans douleur, ni chaleur.

Il n'y a point de maladie qui change ſi ſouvent de place, ainſi que l'ex-

périence nous l'apprend. Tantôt elle n'occupe qu'une dent, tantôt plusieurs ; tantôt elle occupe toutes les dents, & la joue du côté droit ; tantôt celles du côté gauche.

Il est donc à remarquer que la matière qui cause la douleur de dents, change de place ; le prompt soulagement que le malade reçoit en est une preuve par le gonflement de la joue, c'est-à-dire que je pense que le transport de la lymphe, qui abreuvoit les membranes sensibles dont les

alvéoles & les racines des dents ſont revêtues, ayant été repriſe par la circulation, eſt portée de nouveau dans les muſcles & les graiſſes des joues, qui ſont des parties indolentes en comparaiſon de celle des racines des dents. La communication qui eſt entre tous les vaiſſeaux qui arroſent la face & les dents, contribue beaucoup à la facilité de ce tranſport.

Dans ce cas, il faut avoir recours à la ſaignée. Si la douleur eſt occaſionnée par un vice vénérien,

on employe utilement la décoction d'esquine, de gayac, de salse-pareille & de roses de Provins ; on fait bouillir le tout dans une chopine d'eau de rivière pendant un demi-quart-d'heure ; on s'en sert cinq ou six fois dans la journée, & plus, s'il en est besoin.

Si la douleur vient d'un levain scorbutique, on se sert avec succès des feuilles de coclearia, de becabunga, de cresson, d'eau, de sauge, de romarin, d'hysope, de nicotiane, de la racine de bistorte,

de la teinture de lacque, celle de mirrhe, des eſprits de coclearia, celui de vitriol, de miel roſat.

Si la douleur vient d'une lymphe douce & inſipide, il faut ſe ſervir de la racine de pirethe, des feuilles de ſauge machées, d'eſſence de romarin ou de marjolaine; pour toucher les gencives, d'eſprit de vin camphré tenu dans la bouche, de ſouffre doré d'antimoine appliqué avec du coton, des huiles de canelle, de géroſle, de geniévre, de camphre. On ſe ſert

de ces huiles en trempant un petit coton qu'on aplique dans le creux ou sur la dent malade. On se sert aussi de la thériaque récente.

En général, dans toutes les douleurs des dents, soit qu'elles ayent été produites par une cause chaude, ou par une froide, il faut toujours employer des remedes qui puissent scarifier ou dilater les pores & atténuer la lymphe. Les choses froides peuvent soulager pour un tems dans une fluxion chaude; mais elles bouchent & interrompent

terrompent le cours des liqueurs, en renfermant, comme l'on dit, le loup dans la bergerie.

Si les douleurs ſont cruelles & que les inſomnies affoibliſſent le malade, il faut avoir recours à l'opium; une pilule de laudanum, ou dans le creux ou ſur la dent, eſt bonne à employer, ainſi que la teinture d'opium où l'on aura diſſous du camphre.

On applique aux temples des emplâtres faites avec l'opium & les gommes.

Quelques parties de ces

emplâtres se mêlent avec le sang & la lymphe qui pénetrent même dans les nerfs & qui produisent de bons effets.

Voici un remede qui réussit presque toujours, lorsque la douleur des dents occasionne celle de l'oreille.

L'on fait une petite incision sur une éminence de l'oreille dans laquelle se distribue un filet de nerf de la septiéme paire qui communique avec un rameau de la branche de la cinquiéme paire qui se distribue à la machoire inférieure.

J'ai mis en pratique cette opération, qui m'a toujours réuſſi. Lorſque j'en aurai un plus grand nombre d'expériences, je donnerai plus amplement au Public les raiſons qui peuvent occaſionner cette guériſon.



ARTICLE IV.

De la Carie & de ses progrès, & des moyens de la détruire.

L'EXPÉRIENCE nous apprend qu'il n'y a que les liqueurs aigres & corrosives qui puissent pénétrer les dents, les ronger & les carier : d'où l'on doit conclure que la carie des dents vient d'une érosion faite par des acides.

Cette carie commence

ordinairement par les endroits où les dents ſe touchent, parce qu'elles laiſſent entre elles des intervalles fort étroits, où l'on ne peut pas aiſément introduire le cure-dent. C'eſt pourquoi l'ordure qui s'y amaſſe agit peu à peu ſur l'émail de la dent, le ronge, & enfin carie la dent. Cela commence par un petit point jaune, qui devient enſuite noir, augmentant peu à peu, & la ſubſtance de la dent tombe inſenſiblement par petites écailles friables.

Quand ce trou a péné-

tré fort avant, c'est-à-dire vers la racine, la douleur survient qui attire l'inflammation sur les gencives & à toute la bouche de ce côté-là. Pour lors la carie fait un progrès considérable, & l'on voit quelquefois la dent tomber par piéces; & plus les membranes qui tapissent l'alvéole & la racine de la dent sont à découvert, plus la douleur est grande, ce qui cause des abcès qui deviennent fistuleux & qu'on ne peut guérir sans arracher la dent.

Cette carie commence ſouvent par la gencive abreuvée de mauvais ſucs, & pour lors elle agit plus ſur la racine que ſur le corps de la dent. Quand une dent eſt cariée, elle gâte ordinairement celle qui la touche & celle contre laquelle elle frappe; elle rend l'haleine puante, ſoit par la ſanie qui en découle quand la carie eſt bien avant, & qu'elle s'eſt communiquée aux alvéoles, ſoit par le ſéjour des alimens qui ſe gâtent & ſe pourriſſent dans le creux de la dent.

La carie de la dent se communique réciproquement aux os des machoires.

Il y a une espece de maladie où les dents deviennent d'un blanc éblouissant, se déssechent & tombent d'elles-mêmes tout entières, & cela par le seul manque de nourriture.

Il arrive quelquefois que les dents deviennent noires & jaunes sans être cariées; cela dépend d'une altération particulière des sucs nourriciers, de même que cela se voit souvent

ſouvent dans les ongles. Cette noirceur diſparoît ſi-tôt que les ſucs ſe rétabliſſent dans leur état naturel, ce qui fait voir que les dents quoique très-dures ſont poreuſes, puiſque leur ſubſtance peut être pénétrée par ces ſortes de ſucs.

C'eſt pour cette raiſon que les filles qui ont les pâles couleurs, ont toujours les dents jaunes.

Ainſi il faut bannir abſolument l'uſage des acides pour ſe nettoyer les dents, quoique pluſieurs ſe ſervent d'eſprit de ſel,

de celui de souffre, de dissolution de sel ammoniac, ou d'autres liqueurs de cette nature. Il est vrai que ces liqueurs sont propres à bien nettoyer les dents, & qu'elles donnent un blanc éblouissant; mais cette grande blancheur est un commencement de maladie; car elle nous fait connoître que les sels corrosifs commencent à agir sur l'émail de la dent, & qu'ils seront bien-tôt en état d'en miner le tissu.

Pour bien conserver ses dents, il faut les tenir nettes, empêcher qu'il ne

s'y amaſſe de l'ordure. Pour cela il faut avoir ſoin de ſe laver la bouche tous les matins avec de l'eau tiede, de frotter enſuite les dents avec un linge blanc de leſſive, ou une éponge fine préparée, ou bien une racine de guimauve, pour les nettoyer du limon qui s'y amaſſe pendant la nuit, & de tems à autre faire viſiter ſa bouche par un Dentiſte habile, afin que ſi quelque dent commençoit à ſe carier, il en empêchât le progrès, ſoit par la lime ou par le cautere actuel,

ainsi qu'il est possible de la guérir lorsqu'elle n'a pas fait trop de progrès.

Il faut aussi se nettoyer les dents après le repas. Ceux qui ont les gencives foibles doivent ajouter un peu de vin ou d'eau-de-vie à l'eau tiede ou fraîche, à son défaut.

Pour les gencives, il n'y a rien de meilleur que le miel de Narbonne ou le miel rosat, le vin astringent avec l'écorce de grenade, l'aigremoine, les fleurs de sumac, de roses rouges, de romarin, en y joignant un peu d'a-

lum; mais il faut bien prendre garde de ne pas les frotter trop rudement, ni en travers, comme l'on a coutume de faire: on les frotte de haut en bas & de bas en haut, ſuivant la machoire.

Les dents deviennent chancelantes à tout âge après de longues maladies. Cela vient ou par défaut, ou par le vice des ſucs nourriciers quand c'eſt par le manque de nourriture; le calibre de l'alvéole devient plus large, & le volume de la racine plus petit, le reſſort de la gencive plus foible :

tout cela doit rendre la dent chancelante. Dans les vieillards cette incommodité augmente avec l'âge, & leurs dents tombent les unes après les autres, parce que leur nourriture diminue de plus en plus.

Il n'en est pas de même des jeunes gens dont les dents, qui ont été chancelantes pendant le cours de la maladie, se raffermissent en peu de tems dès qu'ils commencent à se rétablir, & que les sucs nourriciers reprennent leur route ordinaire;

car pour lors les fibres de l'alvéole & de la racine de la dent s'enflent & ſe groſſiſſent par l'abondance des ſucs nourriciers, ce qui fait que la racine de la dent remplit exactement le calibre de l'alvéole, qui de ſon côté la ſerre & l'embraſſe très-étroitement, de même que la gencive.

Les dents deviennent chancelantes par quelque violent effort qu'elles ont ſouffert, qui a forcé l'alvéole à s'élargir. C'eſt pourquoi l'on ne doit rien caſſer avec ſes dents, de

peur de les ébranler & de les écorner, c'est-à-dire d'emporter une petite portion de son émail ; & cela suffit quelquefois pour que la carie attaque cet endroit.

Les dents deviennent chancelantes par les vapeurs & les salivations mercurielles, par l'usage du fard où entre le sublimé corrosif.

Cette incommodité est encore familière à ceux qui sont sujets à des fluxions & à des cathares ; mais principalement à ceux qui sont attaqués du scorbut.

Pour guerir ces indiſpoſitions, il faut avoir recours aux remèdes généraux, & combattre d'abord les maladies dont elles dependent. Si c'eſt des fluxions & des catharres, il faut entraîner la lymphe par des purgatifs hidragogues, par des diaphorétiques, par les ſueurs & par les urines, &c.

On ſe ſert en pareil cas pour gargariſer, d'une décoction faite avec de l'iris, des feuilles de ſauge, celles de Chêne, de chaque une pincée, de noix de cyprès, de canelle,

d'écorce d'orange amère, d'alun calciné, de chaque deux gros, faire bouillir le tout dans une chopine d'eau de rivière, qu'on animera d'un poisson d'eau de vie.

Si elle est causée par le scorbut, il faut employer entierement tous les remèdes antiscorbutiques.

Pour les gargarismes l'on en fait de deux sortes, l'un foible & l'autre plus actif.

Le premier se fait avec une chopine d'eau d'orge, sur laquelle on ajoute un poisson d'eau de vie,

& un demi quarteron de miel roſat.

L'autre ſe fait avec une chopine d'eau-de-vie dans laquelle on fait fondre deux gros d'alun, trente grains de camphre, une once d'eſprit volatil de cocléaria, deux gros de teinture de lacque, qu'on adoucit avec le miel roſat.

On fait manger le cocléaria en ſalade avec l'huile & le ſucre ſans vinaigre.

On met auſſi deux cuillerées du jus de cette plante bien dépuré dans un bouillon ; ſi les gencives

sont fort tuméfiées & allongées, on les coupe jusqu'à la naissance des dents, on les comprime de tous côtés pour bien dégorger leurs vaisseaux, ensuite on les frotte avec la liqueur du second gargarisme; on y ajoute du bol d'Arménie.

ARTICLE V.

Du limon & des concrétions plâtreuses, & de la manière de conserver la bouche propre.

LE limon qui s'amasse est tiré principale-

ment de la ſalive. Pour en être convaincu, il faut remarquer que la ſalive la plus claire & la plus fluide charrie des parties viſqueuſes & gommeuſes, qui ſe tiennent & s'accrochent fortement les unes aux autres, ſi-tôt qu'elle ſéjourne quelque part, comme on le peut remarquer en la verſant dans un verre. Si elle a une conſiſtance un peu plus viſqueuſe, elle ſe cole & s'attache aux dents, & s'arrête dans leurs interſtices, où par la chaleur de la bouche & le paſſage continuel de l'air, ſes parties les plus volati-

les & les plus aqueuses, venant à s'évaporer, elle laisse un limon plus ou moins épais & dur, selon que la matière qui le forme, séjourne plus ou moins de tems, & que la chaleur des entrailles est plus ou moins forte.

Les gens mal propres & ceux qui sont d'un tempéramment pituiteux, comme les mélancholiques, les hypocondriaques & ceux dont les entrailles sont fort échauffées, sont sujets à avoir les dents limoneuses & plâtreuses.

Le limon vient souvent

de l'uſage des choſes ſucrées, & il eſt rare que ceux qui ſont friands ayent de belles dents.

Lorſqu'il eſt endurci, & qu'il ne cede point aux poudres dont on a uſage de ſe ſervir, il faut ſur le champ recourir au Dentiſte qui ôte le tartre ou plâtre, & empêche par-là les ſuites fâcheuſes qu'il occaſionne dans la ſuite.

Voici la poudre dont j'ai habitude de me ſervir, & je conſeille à ceux qui en auront beſoin, de la préférer à toute autre.

Prenez du corail rouge,

semences de perles fines, sang dragon, yeux d'écrevisse, de chaque une once, d'iris de Florence, de canelle, d'alun calciné, de chaque deux gros; le tout mis en poudre très-fine, passez-le au travers du tamis de soie.

Lorsque l'on veut se servir d'opiate, on délaye les poudres ci-dessus dans du miel rosat ou de Narbonne; le dernier est préférable.

Je joins aussi une autre composition d'une très-bonne poudre blanche pour ceux qui voudront

la préférer à la rouge.

Prenez ſemences de perles fines, corail blanc, nacre de perle, de chaque demi once, yeux d'écreviſſes, alun calciné, de chaque une once, le tout en poudre très-fine.

Le Public doit être bien ſur ſes gardes, vis-à-vis des poudres opiates, & liqueurs, qui ſe débitent journellement à Paris; preſque toutes ne ſont composées que de corroſifs qui ſont très-préjudiciables aux dents & aux gencives; il vaut mieux qu'ils faſſent la dépenſe de les faire faire eux mêmes

chez leur Apothicaire d'après ces recettes.

Les personnes qui souhaiteront consulter l'Auteur de cette Dissertation pour toutes les maladies qui peuvent survenir à la bouche, peuvent le faire venir le matin chez elles, ou venir l'après midi chez lui, où on le trouve régulierement depuis deux heures jusqu'à sept. Il demeure rue Montorgueil, entre la ruë Pavée & celle de la Comédie Italienne.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *Diſſertation ſur les Maladies des Dents, &c.* par M. LE MONNIER, Chirurgien Dentiſte ; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 24 Août 1753. LAVIROTTE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre ; A nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, *Salut.* Notre amé le Sieur LE MONNIER, Chirurgien Dentiſte, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Diſſertation ſur les Maladies des Dents, avec les moyens d'y remédier, & de les guérir* ; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée &

attachée pour modéle sous le contre-scel desdites Présentes, que l'impétrant se conformera en tout au Reglement de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre-dit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Hüissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le quinziéme jour du mois de Septembre l'an de grace mil sept cent cinquante-trois, & de notre Regne le trente-neuviéme. Par le Roy en son Conseil. PERRIN.

Registré sur le Registre XIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 237. fol. 190. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses art. 4. à toutes personnes de quelques qualités qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la chage de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'art. 108 du meme Réglement. A Paris, le 18. Septembre 1753. *Signé*, DIDOT, *Syndic.*